

Un été en Bolivie



Partie 1 : La Paz - Potosi

► Texte : Alexis Loireau

La Bolivie, c'est un peu le Tibet de l'Amérique Latine, un pays dominé par l'immense Altiplano à 4000 mètres d'altitude et des sommets à plus de 6000 mètres, un formidable résumé de tous les paysages que l'on peut rencontrer en Amérique du Sud, situé au centre de celle-ci sans aucun accès à la mer.

On pourrait essayer de résumer la Bolivie avec quelques images. Celles de cordillères qui renferment des purs bijoux de roc et d'argent. L'altiplano et les salars, vastes territoires hostiles balayés par les vents mais tellement grandioses pour qui n'y est pas né. La jungle à l'Est,

immense et fascinante. Potosi, sa montagne d'argent et les tonnes de métal précieux qui ont assuré la richesse et la puissance de l'Espagne pendant plusieurs siècles. La coca, ses humbles travailleurs et ses mafias.

La Bolivie, c'est tout cela, mais derrière les clichés se cachent les réalités d'un pays parmi les plus pauvres du monde, de son histoire cruelle et de ses guerres malheureuses, d'un océan interdit mais d'une marine qui patrouille sur le Titicaca et les fleuves amazoniens.

10

Petite histoire de la Bolivie

Indépendante depuis 1825, la Bolivie perd en à peine plus d'un siècle la moitié de son territoire et son accès à l'océan au cours de guerres toutes perdues contre le Chili, le Brésil et le Paraguay. Aujourd'hui, la Bolivie est grande comme deux fois la France et peut se découper en trois grands espaces géographiques bien distincts. A l'ouest, l'altiplano et les Cordillères Occidentale et Royale occupent un sixième de la superficie du pays. A l'est, la forêt et la pampa occupent la plus grande partie du territoire national. Entre les plaines de l'est et l'altiplano à l'ouest se trouvent les Yungas, des grandes vallées très encaissées qui se couvrent d'une végétation de plus en plus luxuriante au fur et à mesure qu'elles descendent vers les plaines.

Malgré ses richesses naturelles, le pays est resté très pauvre, le plus pauvre d'Amérique du Sud. Le peuple bolivien a été très longtemps asservi par les Incas puis les Espagnols pour exploiter l'argent, et les autres métaux précieux de l'altiplano. Aujourd'hui encore, plus de 65% des boliviens sont des paysans indiens, qui ployant l'échine accrochés à leurs maigres champs, ont regardé passer depuis des siècles, comme accidents fâcheux, empires et armées. Et désormais, éclate l'immense

volonté de vivre d'hommes qui n'ont jamais abandonné les idéaux communautaires transmis par leurs ancêtres.

Aux dernières élections fin juin 2002, le candidat représentant les intérêts du peuple indien a fait une percée étonnante en obtenant presque le même résultat que les deux partis traditionnels en place. Mais ces deux derniers ont pu reconquérir le pouvoir en faisant alliance et c'est finalement un habitué du pouvoir déjà pris plusieurs fois la main dans le sac pour des affaires de corruption importantes qui est devenu le nouveau président de la république. Il va épouser la droite ligne quasiment imposée par Washington pour la libéralisation du marché bolivien et l'éradication des cultures de coca. Les Etats Unis préfèrent en effet s'attaquer à la production de coca qu'au problème de la consommation de cocaïne dans leur pays pour lutter contre le trafic de drogue. Et depuis quelques années, à coup de centaines de millions de dollars, ils ont réussi à éradiquer quasiment complètement la production de coca destinée à la cocaïne en Bolivie, mais au prix de la vie de plusieurs dizaines de cultivateurs qui n'ont pas eu envie de voir leurs revenus diminuer par deux ou trois en abandonnant la culture de la coca. Seules restent aujourd'hui les cultures destinées à la consommation locale par les indiens, qui mâchent la feuille pour lutter contre la faim, l'altitude et la fatigue en général.

La feuille de coca est par exemple indispensable dans les mines de Potosi, où les mineurs travaillent encore aujourd'hui dans des conditions tout simplement abominables : les galeries font un mètre de haut, sont creusées à la main et maintenues par des fragiles étais en bois, et la température atteint 50°C au fond de la mine. L'espérance de vie d'un mineur est de 12 ans en moyenne après ses premiers jours à la mine.

Bref, tout ça pour dire que la situation des indiens en Bolivie n'est pas encore prête de changer avec des

responsables politiques d'origine européenne plus préoccupés de satisfaire aux critères du FMI et de remplir leurs comptes en banque que d'améliorer le sort de la grande majorité de boliviens qui ne vivent qu'avec quelques dizaines de dollars par mois. Environ un quart des boliviens vivent encore à l'écart de toute modernité dans des endroits reculés de l'altiplano, des cordillères ou dans la forêt primaire.

L'attraction des cordillères de Bolivie

Bolivie, c'est d'abord parce que nous étions attirés par les quelques cordillères boliviennes. Celles-ci bordent de chaque côté l'altiplano et l'enserrent tel un fragile trésor qu'elles voudraient préserver de toute influence extérieure. A l'ouest, il y a la Cordillère Occidentale où se trouve le sommet le plus haut du pays, le Sajama à plus de 6500m d'altitude, et à l'est, il y a la Cordillère Quimsa Cruz réputée pour ses belles parois de granite, la Cordillère Apolobamba très sauvage car dans une région reculée, et bien sûr la Cordillère royale, celle qui offre le plus de possibilités pour l'alpinisme et qui étend ses blanches ondulations jusqu'aux portes de La Paz.

Nous sommes cinq, Gilles, Luc, Philippe, Quentin et moi, et nous avons tous participé ensemble à une première expé il y a deux ans dans la Cordillère Blanche au Pérou.

Revenons à nos moutons, si nous sommes venus en

Notre programme initial est d'aller nous acclimater dans la Cordillère Apolobamba tout en profitant de sa belle nature préservée, puis de faire quelques sommets un peu techniques dans la Cordillère Royale. Nous pensions à l'Ilampu dont la voie normale est belle et assez difficile, puis à la traversée de l'Ilmani qui est une course de plusieurs jours au-dessus de 6000m et donc d'une ampleur et d'un engagement certains. Mais il nous a fallu nous adapter aux conditions météo très mauvaises au début de notre séjour, et en découvrant la difficulté réelle des voies projetées qui n'était pas toujours complètement limpide à la lecture de notre topo peu précis. Au final, la liste de courses réalisées s'éloigne sensiblement du programme initial, mais aucune trace de frustration n'assombrit nos pensées rétrospectives. Les cinq semaines passées en montagne étaient tout simplement fantastiques!

11

L'acclimatation dans la cordillère Apolobamba :

Nous sommes arrivés le 9 juillet à La Paz. Les deux premiers jours passés dans la ville, il pleut, il fait froid, le moral est au plus bas. Les statistiques parlent d'un jour de pluie ou de neige en moyenne à La Paz au mois de juillet ! C'est assez désespérant, des gens nous parlent d'un événement El Nino pour cette année, le climat serait détraqué. On se fait violence pour acheter malgré tout des billets de bus pour la Cordillère Apolobamba, parce qu'après deux jours de plus à regarder la pluie à tomber à La Paz, nous serions tous retournés directement en France pour aller grimper dans les Alpes ou partis au Brésil pour y traquer le soleil !

Pendant une douzaine d'heures de bus, nous longeons l'immense étendue azure du Titicaca, puis nous traversons une longue portion d'altiplano drapée d'un épais linceul blanc immaculé. Nous apprendrons plus tard que les chutes de neige exceptionnelles ont fait 54 morts dans cette région...

Nous arrivons enfin dans un petit village, Curva, au bout de la route, au bout du monde. Le bus nous laisse

au milieu de la minuscule place du village. Tous les habitants du village, surtout les plus jeunes, nous dévisagent, intrigués. Il pleut, la nuit va tomber. Je vais à une tienda pour acheter des pâtes, le vendeur en a, mais refuse de me les vendre. "Mais qu'est-ce qu'on fout dans ce bled ?!" L'ambiance est au plus glauque. On essaie de se reprendre en main, après tout, on a choisi d'être là, on est en vacances... Finalement, nous nous installons dans un refuge à l'entrée du village réservé aux trekkers qui partent randonner dans la cordillère.

Le lendemain, le temps s'améliore un peu heureusement et nous décidons de partir randonner à la journée à partir du refuge. La perspective de nous retrouver le soir même à camper sous la pluie ne nous enchante guère ! Nous remontons une vallée qui débouche plus haut sur les sommets enneigés de la Cordillère. Chemin faisant, nous croisons quelques villages d'Indiens aymaras qui vivent là quasiment complètement en autarcie avec quelques bêtes et de maigres cultures. Les montagnes aux alentours sont assez désertiques,

Il n'y a plus d'arbres à cette altitude, seulement des herbes rases et piquantes qui constellent de micros trous nos beaux pantalons gore tex quand on s'y assoit...Nous

Le lendemain, nous quittons le doux confort du refuge pour aller camper plus loin au pied de l'Acamani, le beau sommet à 5700 m que nous voudrions escalader pour parfaire notre acclimatation. Les sacs sont lourds, nous n'avons pas de porteurs, l'altitude se fait sentir, nous marchons lentement. Nous arrivons finalement dans un petit coin paradisiaque, une grande tourbière toute plate où l'eau court de toute part. C'est le premier campement du trek assez classique qui relie Curva à Pelechuco en traversant une bonne partie de la Cordillère Apolobamba. L'après-midi, une violente averse de grêle nous surprend en train de finir de monter les tentes, et nous hébergeons sous la tente un petit garçon curieux qui nous avait suivis jusque là.

Le lendemain matin, le temps n'a pas l'air d'être trop menaçant, nous partons à l'assaut du petit sommet qui nous domine, l'Acamani Sur, dont l'altitude devrait avoisiner les 5000m. L'ascension est plutôt plaisante, nous quittons rapidement le chemin classique du trek pour remonter une grande pente de neige régulière et faiblement pentue. Celle-ci nous mène après deux heures de marche aux rochers sommitaux. Le sommet est relativement aérien et offre une vue magnifique sur l'Acamani tout proche. Malheureusement l'altimètre indique 50 mètres en dessous de 5000m, nous n'avons pas atteint l'altitude hautement symbolique pour tout Européen qui doit quitter son continent pour l'atteindre. Nous pouvons prendre notre temps avant de redescendre, nous nous dorons la pilule au soleil si rare ces derniers jours. Une ombre arrive subitement, elle est immense et s'est laissée portée jusqu'à nous par un courant ascendant. En découvrant sa tête, on réalise rapidement sa véritable nature. C'est un condor, il passe à moins de vingt mètres au-dessus de nos têtes ! Belle émotion.

Le soir, de retour au campement, nous nous apercevons qu'il faudra partager nos quelques hectares de tourbières avec un couple de trekkers américains, et leurs quatre porteurs, cuisiniers et guide et les trois chevaux qui les accompagnent. Au dîner, nous mangeons notre traditionnelle pâtée de semoule qui de soir en soir paraît de plus en plus compacte et scotchée au fond du bol. Lorsque notre odorat atrophié par notre nourriture inodore et peu ragoutante est agressé par un fumet de viande rôtie ! Le cuisinier des américains fait griller de la viande à deux pas de nos tentes ! Quentin craque le premier, il se promet de s'offrir tente mess et porteurs de

atteignons ce jour-là l'altitude de 4500 m à un petit col perdu au-dessus d'un lac, et nous redescendons satisfaits d'avoir entamé le processus d'acclimatation.

viande fraîche dès qu'il en aura les moyens. Nous retournons penauds dans nos tentes, où les odeurs de nos pieds et de nos gaz rendent l'air d'une épaisseur à couper au couteau.



En montant vers le belvédère de l'Acamaniil

Après une nuit chargée de rêves de grillades au feu de bois et de tartes aux fruits frais, nous levons le camp pour nous rapprocher du départ de la voie normale de l'Acamani. Il fait relativement beau ce matin-là, nous pouvons admirer cette belle montagne tout en la scrutant attentivement pour déchiffrer les passages clés de l'ascension projetée. Il faut d'abord remonter un glacier peu pentu puis escalader une pente de neige raide sur une cinquantaine de mètres pour atteindre l'arête Nord qui débouche au sommet. Il est difficile de voir du bas si cette arête est cornichée, les pentes des deux côtés sont de toute façon assez raides et sont la promesse d'une belle partie d'équilibriste pour le lendemain. Vers le haut, l'arête devient rocheuse sur quelques dizaines de mètres, et la perspective d'une escalade dans un rocher douteux à 5500m sans être vraiment acclimatés nous fait douter un peu plus.

Vers midi, nous montons les tentes au pied du glacier qu'il nous faudra remonter le lendemain. Et au même moment, la neige se met à tomber tranquillement mais pour longtemps : nous sommes prisonniers d'une grande poche bien compacte de brouillard et il ne nous reste plus qu'à aller nous glisser dans la chaleur douillette de nos duvets. Le soir, il neige toujours, mais nous décidons tout de même de partir le lendemain matin si le temps s'est amélioré.

Et vers 4 heures du matin, le ciel est partiellement dégagé, nous nous extirpons difficilement de notre torpeur nocturne

Mais soudain, le craquement haï et redouté emplit tout l'espace sonore. Je suis sur une plaque..

pour nous plonger dans l'air froid de la montagne. Il y a une quinzaine de centimètres de neige fraîche, sûrement plus au-dessus sur le glacier, et en dessous la neige ne porte pas et la trace est donc assez pénible à faire. Nous abordons le glacier avec mille précautions. Je suis en tête, j'essaie d'optimiser la trace pour éviter les lignes



Le camp, la neige....

imaginaires -qui sont dans mon imagination trop fertile- des crevasses recouvertes de neige. Il faut aussi minimiser le temps passé à traverser les coulées bien réelles de séracs qui sont là, deux cents mètres au-dessus de nos têtes. La pente est faible, moins de 30 degrés, et comme j'aurais pu le faire en Europe, je me soucie peu du risque d'avalanches.

Mais soudain, le craquement haï et redouté emplit tout l'espace sonore. Je suis sur une plaque, elle est grande, 80 mètres sur 30 à peu près, épaisse de la vingtaine de centimètres de neige fraîche qui vient de tomber. Et celle-ci, aiguillonnée par les chocs répétés de mes pas, s'est mise en tête de dévaler la pente. Une ou deux secondes peut-être, les pieds bien plantés dans la sous-couche, j'essaie vainement de résister à cette force puissante et irrésistible qui veut m'entraîner vers le bas. Puis c'est la chute, la tête qui se met à tourner, les bras qui battent de l'aile dans le vide, le souffle coupé par la tension émotive. Je ne sens pas la corde qui se tend, mes deux compagnons de cordée, Gilles et Quentin, sont donc aussi emportés par l'avalanche. Comme eux, je prends

corps avec la coulée, submergé par son flot, je bois la tasse. Une image obsédante me taraude, celle des crevasses béantes une centaine de mètres en dessous de nous, qui sont

comme postées là crânement pour happer tout alpiniste au pied trop peu sûr. Mais un replat salvateur nous arrête une vingtaine de mètres avant. Je me relève difficilement, je suis tout étourdi et la neige tassée autour de moi m'enserme comme dans un étau. Un coup d'œil vers Gilles et Quentin, ils n'ont pas une égratignure comme moi. Un



L'Acamani

coup d'œil vers le haut, Philippe et Luc, électrisés par l'intensité du risque imminent, ont pu faire marche arrière en courant et ont évité l'avalanche. Ouf.

Je suis très énervé, je me suis fait encore avoir par cette neige trop souvent traître. Ce n'est pas la première fois cette année que les griffes du grand cauchemar blanc des montagnes se jouent de moi, et je suis à deux doigts de rendre définitivement mon tablier ! On se défoule et on évacue la tension en cherchant les bâtons perdus dans la bataille. Et je me promets que désormais, ma prudence vis-à-vis des avalanches frisera la paranoïa.

Puis nous entamons la descente, mi-penards, mi-très contents d'être en vie. Nous démontons rapidement les tentes, et nous descendons sans perdre de temps pour prendre le bus de 16 heures à Curva. Et une douzaine d'heures plus tard, sur l'altiplano au bord de la cuvette de La Paz, nous contemplons à nos pieds les milles lumières de la ville qui font comme écho à la magnifique voûte étoilée au-dessus de nos têtes.

Retour à La Paz

Nous passons deux jours à La Paz, à parcourir ses ruelles toujours en pente et submergée par les étals des milliers de vendeurs à la sauvette qui y ont élu domicile.

C'est une caverne d'Ali Baba à ciel ouvert fascinante pour des occidentaux habitués à des rues vides, grises et abandonnées aux voitures.



La Paz



Le Huayna Potosi (6088m)

Le temps est toujours assez moyen, il va falloir attendre un peu avant que les conditions en montagne s'améliorent après les chutes de neige de ces derniers jours. Nous décidons de partir pour le Huayna Potosi, le sommet très parcouru qui domine La Paz de ses 6088 mètres. Si les conditions le permettent, nous ferons la voie des Français, qui propose au menu entre autres réjouissances (notamment une approche compliquée) une belle face de 300 mètres à 55 degrés.

Nous prenons un minibus à 5h30 du matin à la Plaza Ballivian dans El Alto qui nous emmène pour 70 bolivianos (environ 65F) au camp de base du Huayna Potosi, au Paso Zongo. Nous y arrivons vers 7 heures et nous avons bien du mal à sortir du minibus. Dehors, c'est la tempête de ciel bleu, il n'y a pas un nuage dans le ciel, mais le vent souffle à 100 km/h de manière quasi continue. Nous nous abritons contre un muret de briques et nous devons encore une fois nous incliner impuissants devant les caprices de la nature. Nous sommes recroquevillés sous nos vestes gore-tex, et nous nous estimons heureux de ne pas avoir passé la nuit ici : Plusieurs tentes du camp de base se sont cassées et aplaties sont les coups de butoir des bourrasques de vent. Il n'en reste plus que des carrés de toile recouvrant des prétendants au sommet probablement bien refroidis.

Au bout de quelques heures, nous décidons tout de même de sortir de notre abri de fortune pour aller faire une balade dans une vallée orientée perpendiculairement par rapport au vent. Nous atteignons enfin l'altitude de 5000m à un petit col, nous grimpons un peu au-dessus du col sur un rocher pas trop mauvais puis nous retournons au Paso Zongo pour y planter nos tentes. Le vent s'est calmé mais nous installons prudemment nos tentes à l'endroit où nous nous étions abrités le matin.

Le lendemain après avoir tranquillement levé le camp, nous partons vers le camp d'altitude du Huayna Potosi, le campo Roca. Il est situé en haut d'une moraine à la limite du glacier à 5300m environ. Nous arrivons les premiers et prenons le meilleur emplacement tout en haut. L'endroit est magnifique puisque nous voyons une bonne partie de la route à suivre jusqu'au sommet, il est aussi relativement aérien car en dessous de nous, la moraine descend abruptement.

Dans l'après-midi, plusieurs dizaines de personnes arrivent et plantent leurs tentes sur le moindre petit emplacement pas trop pentu. A 17h00, nous comptons déjà une trentaine de tentes en dessous de nous lorsque 5 ou 6 personnes arrivent vers nous, nous dépassent et posent leurs affaires 100 mètres au dessus dans une pente à 20° sur le glacier. Ils commencent alors des opérations de terrassement qui leur prendront plusieurs heures, le coin est complètement surpeuplé !

Le Huayna Potosi – Le point indique le camp 1



Potosi – Le camp 1

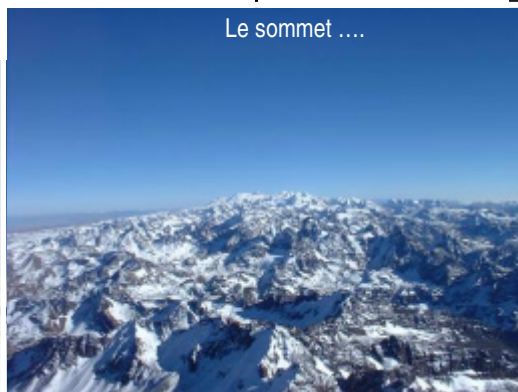


L'ascension le lendemain se déroule comme une bobine de ficelle, nous avons opté pour la voie normale car nous ne savons pas si la neige est stabilisée dans la face de la voie des Français et l'approche semble bien délicate. Nous partons vers 5h30 et nous rattrapons rapidement des cordées parties quelques heures plus tôt mais moins bien acclimatées que nous. Le lever de soleil est grandiose, la grosse boule rouge émerge d'une mer de nuage parfaite qui s'enflamme aussitôt. Mais le froid saisissant nous rappelle rapidement qu'il y a un temps pour la contemplation béate, et un temps pour marcher et se réchauffer.

centaines de pics enneigés, et sépare en deux notre champ de vision. D'un côté, une mer de nuage qui paraît infinie recouvre la forêt tropicale qui ne l'est pas moins, et de l'autre côté c'est l'immensité plane de l'altiplano et du lac Titicaca. Nous voyons donc une bonne moitié du globe terrestre.



Le sommet



Nous arrivons au pied du mur sous le sommet. Il fait une centaine de mètres de hauteur à 40-45°, et une dizaine de grappes de grimpeurs y sont accrochées. Amusés, nous observons du bas cette grande toile d'araignée et tous les petits insectes qui rampent vers le sommet et leur délivrance en quelque sorte. Il est évident que si un insecte tombe, toute la toile dégringolera. La rimaye est bouchée, sans hésiter nous nous décordons pour nous faufiler entre les mailles de la toile et nous arrivons rapidement au sommet. C'est la foule, mais le coin reste très beau. La Cordillère Royale dévoile ses

Nous descendons rapidement les belles pentes de neige ramollie, nous récupérons les tentes puis nous nous installons au bord de la route au Paso Zongo en attendant qu'un véhicule nous ramène à La Paz. Par chance, un car de touristes français arrive pour admirer le site, et l'air de rien nous faisons connaissance... Quand ils se décident à repartir sur La Paz, nous abordons la question de notre retour et ils nous acceptent dans leur car, l'affaire est dans le sac.